

Histoire afro-argentine : figures fondatrices et icônes d'une présence qui n'a jamais disparu

Une enquête sur la communauté afro-descendante que l'histoire officielle a tenté d'effacer — et qui, en 2026, reste vivante, organisée et debout.

Un rapport spécial de ccomusoc.com.ar — Communication sociale pour le développement

Résumé

- Les Afro-Argentins n'ont pas "disparu" : ils étaient majoritaires ou quasi majoritaires dans l'intérieur colonial (Santiago del Estero 54 %, Catamarca 52 %, Córdoba 44 %, Tucumán 44 % au recensement de 1778) et représentaient près de 30 % de Buenos Aires vers 1810 ; leur déclin apparent résulte d'une combinaison de guerres, d'épidémies, de métissage, d'une immigration européenne massive et, surtout, d'un effacement statistique délibéré.
- Ils ont laissé des figures fondatrices vérifiables —María Remedios del Valle, "Mère de la Patrie", capitaine de l'Armée du Nord ; les affranchis qui composaient une part considérable de l'Armée des Andes— ainsi que des icônes culturelles comme le payador (chanteur improvisateur) Gabino Ezeiza et le compositeur Zenón Rolón, en plus d'une presse afro-portègne bien à eux (La Broma, La Juventud).
- Le recensement 2022 de l'INDEC a confirmé que la communauté est bien vivante : 302 936 personnes se sont déclarées afro-descendantes (0,7 % du pays), un groupe qui combine aujourd'hui la "lignée coloniale" avec les migrations cap-verdiennes (depuis les années 1920) et subsahariennes récentes (sénégalaises), et qui maintient un militantisme dynamique malgré les coupes budgétaires de l'État en 2024.

Points clés

1. **La traite négrière fut centrale, pas marginale.** L'historien Alex Borucki a calculé qu'entre 1585 et 1835, 202 723 Africains et Afro-Brésiliens réduits en esclavage sont arrivés dans le Río de la Plata par les ports de Buenos Aires, Colonia del Sacramento et Montevideo. Buenos Aires fonctionnait comme un centre de redistribution vers Potosí, le Pérou et le Chili.
2. **Ils formaient une majorité démographique dans une grande partie du pays.** Le recensement du vice-roi Juan José de Vértiz de 1778 a enregistré des proportions afro-descendantes supérieures à 50 % à Santiago del Estero et Catamarca, et de 44 % à Córdoba et Tucumán.
3. **La "disparition" est un mythe historiographique.** Des historiennes comme Marta Goldberg et Florencia Guzmán ont montré que le déclin fut en partie réel (guerres, épidémies) et en partie un artefact : l'État a cessé de compter la variable raciale dans les recensements nationaux dès 1869.
4. **Les figures fondatrices existent et ont un nom.** María Remedios del Valle, Antonio Ruiz "Falucho", Gabino Ezeiza, Zenón Rolón, Horacio Mendizábal, le colonel José María Morales : l'histoire officielle les a blanchis ou effacés.
5. **La communauté est vivante et organisée.** DIAFAR, Afrique et sa Diaspora, Misibamba et la communauté cap-verdienne de Dock Sud et Ensenada font vivre l'identité afro-argentine en plein XXI^e siècle.

Détails

1. Histoire générale : la traite négrière du Río de la Plata et la démographie afro

La présence africaine sur le territoire argentin actuel est aussi ancienne que la colonisation elle-même. On pense que des Africains réduits en esclavage sont arrivés dès la première fondation de Buenos Aires (1536), mais c'est après la refondation de 1580 que le port s'est intégré au circuit atlantique. La quasi-simultanéité des fondations de Rio de Janeiro (1565), Luanda (1575) et Buenos Aires (1580) a rendu possible la connexion à longue distance entre l'Angola et Potosí, comme l'a souligné l'historien Carlos Sempat Assadourian.

Le commerce se faisait par des voies légales (contrats d'"asiento", licences comme celles du contractant Gómez Reynel) et illégales ("arrivées forcées" et contrebande). Des marchands de Buenos Aires comme Martín de Álzaga se sont enrichis grâce à la traite. L'historien Alex Borucki, dans son étude "250 ans de traite négrière vers le Río de la Plata" (Claves. Revista de Historia, vol. 7, n° 12, Montevideo, 2021), a calculé que **202 723 Africains et Afro-Brésiliens** sont arrivés entre 1585 et 1835, chiffre qui inclut des estimations de la contrebande non documentée via Colonia del Sacramento. Dans le Río de la Plata —contrairement aux Caraïbes ou au Brésil— les grandes plantations n'ont pas dominé : les personnes réduites en esclavage étaient surtout affectées au service domestique urbain, aux métiers artisanaux et, à la campagne, à la production de cuirs et à l'agriculture.

Proportions à l'époque coloniale

Le recensement du vice-roi Juan José de Vértiz y Salcedo (1778) a révélé des proportions très élevées de "pardos y morenos" (métis et Noirs) : Santiago del Estero 54 %, San Fernando del Valle de Catamarca 52 %, Salta 46 %, Córdoba 44 %, San Miguel de Tucumán 44 %, Mendoza 24 %, La Rioja 20 %, San Juan 16 %. Dans la ville de Buenos Aires, ce même recensement a compté 7 268 mulâtres et Noirs sur environ 24 451 habitants. Selon l'historienne Marta Goldberg (autrice du classique "La population noire et mulâtre de la ville de Buenos Aires, 1810-1840", *Desarrollo Económico*, 1976), la population noire de Buenos Aires est passée de 16,9 % en 1744 à 28,4 % en 1788, puis à près de 30 % en 1810. Dans plusieurs provinces de l'intérieur, elle était carrément majoritaire. En 1813, en pleine Révolution, la loi de la Liberté des Ventres fut promulguée.

Que s'est-il passé ? Les explications historiographiques

Le mythe selon lequel "il n'y a pas de Noirs en Argentine" a des explications multiples que l'historiographie actuelle (Goldberg, Guzmán, George Reid Andrews) combine :

- Les guerres : celles de l'Indépendance et, surtout, la guerre de la Triple Alliance contre le Paraguay (1865-1870), où les Afro-Argentins furent enrôlés en masse comme "chair à canon" contre la promesse de la liberté.
- Les épidémies : le choléra (1861) et surtout la fièvre jaune de 1871, qui causa environ 14 000 morts —près de 8 % des habitants de la ville— selon la *Revista Argentina de Salud Pública* (Lazzarino et al., 2021). L'épidémie frappa particulièrement fort les quartiers du sud (le "quartier du Tambour" : San Telmo, Barracas, La Boca), où se concentrait la population afro. En 1887, les Afro-Argentins de Buenos Aires ne représentaient plus que 8 005 personnes sur une population totale de 433 375 (moins de 2 %).

- Le métissage et le "blanchiment" : le brassage avec la population blanche a progressivement dilué la "trace afro" dans les catégories de recensement.
- L'immigration européenne massive : les politiques inspirées par Juan Bautista Alberdi et Domingo Faustino Sarmiento visaient une population "civilisée" d'origine européenne qui "blanchirait" le pays.
- L'invisibilisation statistique : à partir des recensements nationaux de 1869 et 1895, la question de l'origine ethnique fut abandonnée. Comme le résume Marta Goldberg ("Nos Noirs : disparus ou ignorés ?", Todo es Historia, 2000), ce qui s'est produit relève davantage de l'ignorance délibérée que de l'extinction.

2. Figures fondatrices, militaires et indépendance

Les affranchis, colonne vertébrale de l'Armée des Andes. La participation afro-descendante aux guerres d'indépendance fut massive, bien que les chiffres exacts restent disputés entre spécialistes. La chercheuse Miriam Gomes (UBA) estime à environ 2 500 les soldats noirs répartis dans les troupes de San Martín, tandis que l'historien britannique John Lynch évalue à 1 554 le nombre d'affranchis ; dans tous les cas, ils représentaient une part décisive d'une force d'environ 4 000 hommes. Le seul bataillon n° 8 (connu comme "celui des Affranchis") comptait plus de 800 hommes de cette origine dans ses rangs.

"Il n'y a pas d'autre remède, mon bon ami : seul le fait d'armer chaque esclave peut nous sauver (...) seuls les Noirs sont véritablement utiles à l'infanterie." — José de San Martín, dans une lettre à Tomás Godoy Cruz

Beaucoup obtinrent la liberté en échange du service des armes, mais peu revinrent vivants.

Figures militaires. Parmi elles, Antonio Ruiz, dit "El Negro Falucho" (v. 1795-1824), soldat rattaché au bataillon n° 8 qui — selon le récit de Bartolomé Mitre— mourut à la forteresse de Real Felipe (Callao) le 6 février 1824 pour avoir refusé de rendre les honneurs au drapeau espagnol. Son existence individuelle a été mise en doute par des historiens, mais sa figure fut honorée d'une statue à Palerme, inaugurée en 1923. Également le sergent Juan Bautista Cabral, originaire de Corrientes, fils de l'esclave africaine Carmen Robledo, et le colonel José María Morales (1818-1894).

María Remedios del Valle, "Mère de la Patrie"

Née à Buenos Aires vers 1766-1767, classée "parda" selon le système colonial de castes, elle participa aux invasions

britanniques puis rejoignit l'Armée du Nord de Manuel Belgrano à partir de 1810. Elle combattit à Tucumán, Salta, Vilcapugio et Ayohuma. Belgrano la nomma capitaine pour sa bravoure. Elle perdit son mari et ses deux fils au combat ; elle-même reçut six blessures par balle et par sabre. Faite prisonnière par les royalistes, elle aida des officiers patriotes à s'échapper et fut condamnée à neuf jours de fouet public. Tombée dans la misère, elle mendiait dans les rues de Buenos Aires lorsque, en 1827, le général Juan José Viamonte la reconnut. Le 11 octobre 1827, la Chambre des représentants de Buenos Aires la déclara "héroïne" et lui accorda une pension. Elle mourut le 8 novembre 1847.

En son honneur, la loi 26.852 (2013) a institué le [8 novembre](#) comme "Journée nationale des Afro-Argentins et de la culture afro". Le 7 mai 2024, la Banque centrale a mis en circulation un billet de 10 000 pesos portant son image aux côtés de celle de Belgrano.

3. Icônes culturelles des XIXe et XXe siècles

Musique et candombe. Le candombe porteño fut une matrice culturelle afro-argentine qui, selon le chercheur du CONICET Norberto Pablo Cirio (Institut national de musicologie "Carlos Vega"), a laissé des traces structurelles dans le tango et la milonga : "on nous a appris à ne pas voir ni entendre les Noirs", affirme-t-il.

Gabino Ezeiza (1858-1916). "El Negro Ezeiza", né à San Telmo, fils d'un ancien esclave, fut le payador (chanteur-improvisateur) le plus célèbre du Río de la Plata. Il introduisit le rythme de la milonga dans la payada et improvisa le célèbre "Heroico Paysandú" lors d'un duel avec l'Uruguayen Juan de Nava le 23 juillet 1884 (date aujourd'hui célébrée comme la Journée du Payador). Il mourut le 12 octobre 1916.

Zenón Rolón (1856-1902). Compositeur afro-argentin né à Buenos Aires dans une famille de Noirs libres, boursier à Florence (Italie) entre 1873 et 1879, il composa près de 80 œuvres et introduisit les tambours du candombe dans le théâtre musical. En 2024, le Teatro Nacional Cervantes et la SADAIC ont rendu hommage à la restitution de ses restes.

Presse afro-argentine. Dans les dernières décennies du XIXe siècle circulèrent des journaux afro-portègues comme La Igualdad (1873-1874), La Broma (1876-1882), La Juventud (1876-1879) et El Aspirante (1882). Ce sont aujourd'hui des sources documentaires clés, compilées par Tomás Platero (IHCBA, 2004). Loin de l'idée de "disparition", elles prouvent l'existence d'une communauté dynamique que l'establishment considérait pourtant comme éteinte.

Littérature. Horacio Mendizábal (1847-1871), poète et traducteur afro-portègne, publia "Primeros versos" (1865) ; il mourut à 24 ans en soignant des malades pendant l'épidémie de fièvre jaune de 1871. Son fils fut le pianiste Rosendo Mendizábal, célèbre compositeur de tangos.

4. La présence afro-argentine aujourd'hui (2020-2026)

Le recensement 2022 de l'INDEC —résultats définitifs publiés en mars 2024— a établi que **302 936 personnes** vivant dans des logements privés se sont déclarées afro-descendantes (162 262 femmes et 140 674 hommes), soit environ 0,7 % de la population. Ce chiffre a plus que doublé par rapport à 2010 (149 493 personnes). Elles se concentrent dans la province de Buenos Aires (42,5 %) et la ville autonome de Buenos Aires (13,4 %), suivies par Córdoba (6,1 %) et Santa Fe (5,5 %).

Organisations et militants. DIAFAR (Diaspora africaine d'Argentine), présidée par le politologue Federico Pita, publie le journal *El Afroargentino* depuis 2014. Parmi les autres groupes : Afrique et sa Diaspora, Misibamba (lignée coloniale), la Maison de la culture indo-afro-américaine de Santa Fe, et África Vive, animée par María Magdalena "La Pocha" Lamadrid.

Reculs institutionnels (2023-2026). Le décret 696/2024 a fermé l'INADI, l'institut de lutte contre la discrimination créé par la loi 24.515 (1995). Les organisations afro-descendantes ont dénoncé le démantèlement des canaux institutionnels pour signaler le racisme. La communauté a manifesté chaque 8 novembre depuis 2023. Le 17 décembre 2024, l'ONU a proclamé la Deuxième Décennie internationale des personnes d'ascendance africaine, 2025-2034.

5. "Lignée coloniale" contre migrations récentes

Trois groupes coexistent aujourd'hui sous l'étiquette large "afro-descendant" : la lignée coloniale (descendants de personnes réduites en esclavage, représentés par Misibamba) ; la communauté cap-verdienne, arrivée volontairement à partir des années 1920 et installée à Dock Sud et Ensenada (environ 25 000 descendants estimés) ; et les migrants subsahariens récents,

principalement sénégalais (1 120 selon le recensement 2022, la plus grande communauté africaine du pays).

Avertissement méthodologique : les chiffres de l'époque coloniale sont des estimations issues de recensements d'époque, non comparables aux normes actuelles. Une étude génétique de l'UBA (Daniel Corach, 2005) a détecté des marqueurs génétiques africains subsahariens chez 4,3 % de la population du Grand Buenos Aires, bien au-dessus du taux d'auto-identification déclaré au recensement (0,7 %).

| Sources principales

Chercheurs et historiens : Alex Borucki ("250 ans de traite négrière vers le Río de la Plata", Claves, 2021) · Marta Goldberg ("La population noire et mulâtre de la ville de Buenos Aires, 1810-1840", Desarrollo Económico, 1976 ; "Nos Noirs : disparus ou ignorés ?", Todo es Historia, 2000) · Florencia Guzmán · George Reid Andrews · Miriam Gomes (UBA) · John Lynch · Norberto Pablo Cirio (CONICET / Institut national de musicologie "Carlos Vega") · Tomás Platero (IHCBA, 2004) · Lea Geler · Carlos Sempat Assadourian · Daniel Corach (UBA, étude génétique 2005).

Organismes officiels : INDEC (recensement national 2022) · Ministère de la Culture d'Argentine · Banque centrale de la République argentine · Journal officiel de la République argentine · ONU / Résolution 79/193.

Organisations afro-descendantes : DIAFAR (Diaspora africaine d'Argentine) · Misibamba · Afrique et sa Diaspora · África Vive · Maison de la culture indo-afro-américaine de Santa Fe.

Médias consultés : Infobae · La Nación · Página/12 · Ámbito · Cultura.gob.ar · Endepa · El Ciudadano · Wiriko · Revista Bordes (UNPAZ).